David Bell, *The First Total War, Napoleon's Europe and the Birth of Warfare as We Know It*

Boston & New York, Houghton Mifflin Company, 2007, 420 p., ISBN
0-618-34865-4, 27 \$

Jean-Clément Martin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/11387>

DOI : 10.4000/ahrf.11387

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 213-215

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Clément Martin, « David Bell, *The First Total War, Napoleon's Europe and the Birth of Warfare as We Know It* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 350 | octobre-décembre 2007, mis en ligne le 29 décembre 2009, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11387> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11387>

s'ils consentent à reconnaître la nouveauté de telles approches répugnent à leur concéder un apport interprétatif à l'histoire de la période. On mesure par là le décalage entre la position marginale de ce courant en France et sa reconnaissance à l'étranger, au sein notamment de l'histoire des notions concepts, depuis son rapprochement fructueux avec les historiens allemands et les chercheurs du monde anglophone.

Raymonde MONNIER

David BELL, *The First Total War, Napoleon's Europe and the Birth of Warfare as We Know It*, Boston & New York, Houghton Mifflin Company, 2007, 420 p., ISBN 0-618-34865-4, 27 \$.

Les événements contemporains influençant radicalement l'écriture de l'histoire, il n'est pas étonnant que les guerres de la période révolutionnaire et impériale soient lues actuellement en utilisant le concept de « guerre totale » théorisé par Carl Schmitt. Elles se sont inscrites évidemment dans les débats autour des guerres et des totalitarismes du XX^e siècle, et maintenant dans les comparaisons avec les guerres menées notamment contre le terrorisme. L'auteur s'engage ici dans cette dernière voie, s'adressant explicitement à un lecteur américain de notre siècle. Rappelant que les pertes américaines sont l'équivalent du bilan humain de deux week-ends et demi sur les routes aux États-Unis, il manifeste d'emblée son refus des tabous. Montrant les Lumières comme le temps pendant lequel la guerre, devenue objet de répulsion, est censée devoir disparaître de l'histoire universelle, avant que le XIX^e ne popularise une fascination romantique pour cette activité, il étudie cette charnière du XVIII^e au XIX^e siècle, pendant laquelle a basculé l'image de la guerre.

Le livre, construit chronologiquement de la guerre en Corse à la fin du XVIII^e siècle aux guerres napoléoniennes, défend une thèse que l'on peut résumer ainsi : alors que la culture militaire de l'Ancien Régime mettait en œuvre un contrôle du corps viril unissant autant la séduction que la force, expliquant que les aristocrates aillent au combat empanachés et que le coût du soldat était élevé, progressivement la guerre est devenue une affaire de masse, dans laquelle le prix de l'individu a fondu tandis que l'accoutumance à l'horreur s'est généralisée. La violence sauvage était limitée aux confins de la guerre ordinaire dans un XVIII^e siècle marqué par la culture des Lumières, convaincu de l'entrée dans un monde cosmopolitique et pacifique. La Révolution, notamment après les journées d'octobre 1789, renverse la culture aristocratique en même temps qu'elle insiste sur l'héroïsme national et la dimension virile de la guerre. L'élan des volontaires, puis surtout la militarisation croissante de la société sont consacrés par la victoire de Valmy, qui lance le pays dans une guerre impétueuse, transformée peu à peu en guerre de masse. La radicalité politique confirme cette évolution qui s'appuie sur le culte des martyrs et le refus de la complexité. En découle notamment la violence en Vendée, qui serait le premier lieu de cette guerre totale, où la vengeance, la guerre civile échappent à tout contrôle. Napoléon en tournant à son profit l'énergie libérée accentue la professionnalisation de l'armée, renforce la culture héroïque, comme le lien personnel entre soldats et chef. La violence devient liée à la gloire, et la guerre nourrit la guerre. Les atrocités ne sont plus contrôlées alors que l'armée devient le pivot politique du pays. Les guerres napoléoniennes prennent la suite avec l'enfon-

cement dans l'enchaînement des campagnes, l'incapacité d'arrêter la guerre et enfin l'enfermement dans la guerre d'Espagne, puis la campagne perdue en Russie, alors que les armées ennemies se rénovent elles aussi grâce à la militarisation de leur société. La réussite, si l'on peut dire cela ainsi, de cette évolution étant que le romantisme de la guerre touche notamment les Allemands.

Le livre, parcouru de rapides comparaisons avec la situation actuelle, déploie un récit agréable à lire, documenté, dont les grandes phases sont scandées, délivrant une leçon que l'on ne peut que suivre. Cependant, la description de la culture de l'Ancien Régime, fine, n'est pas accompagnée d'une présentation aussi approfondie de la culture des époques suivantes, la narration des atrocités en Espagne se substituant même à la compréhension des phénomènes rapportés. La guerre révolutionnaire aurait pu être expliquée par les débats politiques et idéologiques, qui demeurent peu évoqués. Le récit est ample, sans doute adapté à un public américain, mais éloigné des débats relatifs à la Révolution, tels que le livre de Jean-Yves Guiomar les avait exposés (*L'invention de la guerre totale*, Éditions du Félin, 2004). On peut regretter que la discussion menée par Jean-Yves Guiomar sur la définition même de la guerre totale et les usages du mot ne soit pas prolongée par David Bell qui identifie la guerre totale avec une mobilisation d'un pays militarisé autour d'un projet guerrier et viril. Plus largement, la lente montée vers ce que Jean-Yves Guiomar appelle « l'invention » de la guerre totale n'est pas exposée par David Bell, là où le premier montre comment les acteurs s'engagent dans cette invention qui va leur échapper (l'exemple des mois d'octobre-novembre 1791 est révélateur, p. 70-71), le second, par grands aplats, brosse une histoire cavalière. Sans doute les deux approches se complètent-elles d'une certaine façon, on peut cependant douter de l'articulation. Là où Guiomar insiste sur l'événement, le jeu incertain de l'acteur, le « *doing* » et récuse toute vision téléologique de l'histoire, Bell écrit une histoire événementielle certes qui rend compte d'un déroulement inexorable.

Deux objections viennent alors en utilisant simplement des livres récents. D'une part, le mouvement vers la « guerre totale » qui sur le fond n'est pas niable, doit cependant être remis dans la perspective venue du XVII^e siècle (voire du XVI^e) et pas seulement du XX^e ou du XXI^e siècles. La volonté de civiliser la guerre par les Lumières trouve alors un autre sens. Il ne s'est pas agi du résultat d'une prise de conscience sur la guerre, mais plutôt d'une réaction aux horreurs commises auparavant et à la misère des soldats. En outre, comme Hervé Drévillon l'a montré c'est bien une mutation lente qui a affecté l'armée et la notion même du militaire dans la France depuis la fin du XVII^e siècle (*L'impôt du sang, le métier des armes sous Louis XIV*, Tallandier, 2005). D'autre part, si la période révolutionnaire ouvre le champ des possibles, et permet certainement cette « brutalisation » des combats, pour emprunter le concept à George Mosse qui avait évoqué les guerres napoléoniennes, il y a eu conjonction de dimensions contradictoires. Les études de Laurence Montroussier (*Éthique et commandement*, Economica, 2005) ou l'article de Thomas Hippler (« Les soldats allemands dans l'armée napoléonienne d'après leurs autobiographies : micro-républicanisme et dé-civilisation », *AHRF*, 2007, 2, p. 117-130) montrent notamment la complexité des attitudes, loin d'être unifiées ou uniformes, et l'importance des conflits des représentations que vit chaque individu par exemple autour de l'honneur, de l'attachement à la patrie. S'il est facile de conclure à la naissance du nationalisme par excès d'universalisme chez les révolutionnaires français,

la constatation du nationalisme anglais ou allemand oblige à chercher d'autres explications que le lien entre libération démocratique et violence guerrière. En outre les réactions des contemporains n'ont pas été unanimement favorables à la guerre, que l'on pense simplement aux tableaux qui après 1808 insistent sur les blessés et les morts, ou que l'on lise les mémoires des soldats qui adoptent souvent des positions très réservées. Adopter une lecture trop globale, qui gomme ainsi les interventions contradictoires et mêlées des acteurs, nous semble alors aller à l'encontre même du propos qui voudrait rendre la compréhension de la guerre totale accessible à tout un chacun et appropriable par l'intelligence et la volonté. Reste un livre agréable, stimulant, pertinent sur de nombreux points, et qui rappelle l'obligation pour les historiens de demeurer à l'écoute de leur propre temps.

Jean-Clément MARTIN

L'Europe du Nord et la Révolution française, *Revue d'histoire nordique*
– *Nordic Historical Review*, Université Toulouse II – Le Mirail, n° 2, octobre 2006,
ISSN 1778-9605, 20 €.

Il convient de saluer doublement l'arrivée de cette nouvelle revue dans le paysage des publications académiques françaises. D'une part, parce qu'elle est entièrement consacrée à l'étude d'un champ relativement peu investi par les historiens français, celui de l'espace nordique qui inclut les pays de la Scandinavie (Danemark, Norvège, Suède, Islande) et ceux de l'aire baltique (Finlande, Estonie, Lettonie, Lituanie) ; et, d'autre part, parce qu'il s'agit d'une revue entièrement bilingue français-anglais, un choix éditorial pertinent dans le contexte actuel puisqu'il permet de maintenir des liens étroits entre le monde académique nordique très largement anglophone et la recherche historique de langue française. Placée sous l'autorité de chercheurs éminents, les Finlandais Matti Klinge et Risto Alapuro, le Norvégien Kåre Tønnesson, les Français Régis Boyer et Maurice Carrez, la jeune revue a en main tous les atouts pour s'installer durablement dans le paysage intellectuel et scientifique franco-nordique.

Le dossier de ce second numéro est consacré à l'influence, à la réception et aux conséquences de la Révolution française dans les pays d'Europe du Nord, à plus ou moins long terme et dans des régions éloignées des événements français. Dans une note liminaire, Christine Dousset-Seiden et Valérie Sottocasa invitent à prendre en considération un espace délaissé par les historiens de la Révolution – les pays du Nord ne furent en effet « ni annexés, ni transformés en républiques-sœurs, les troupes françaises ne les traversèrent pas » – et dans lequel pourtant l'influence française eut un impact considérable. Au moment où les historiens redonnent l'avantage à une vision moins franco-française de la décennie révolutionnaire et tentent d'inscrire la Révolution dans une histoire comparée des révoltes et révolutions à l'échelle du monde occidental, la mise en lumière des rapports complexes des monarchies éclairées du Nord avec les idées venues de France vient opportunément compléter les enquêtes comparatives existantes.

Dans la sphère nordique, l'ensemble Danemark-Norvège est certainement celui qui a accueilli le plus favorablement les idées révolutionnaires, mais aussi celui